Genesis

Manuscripts – Recherche – Invention

53 | 2021

Sartre Beauvoir. Genèses croisées

« Sartrébeauvoir »

Jean Bourgault et Jean-Louis Jeannelle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/6235>

DOI : 10.4000/genesis.6235

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2021

Pagination : 7-18

ISBN : 979-10-231-0716-6

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Jean Bourgault et Jean-Louis Jeannelle, « « Sartrébeauvoir » », *Genesis* [En ligne], 53 | 2021, mis en ligne le 15 décembre 2021, consulté le 13 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/6235> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.6235>

Tous droits réservés

Présentation : « Sartrébeauvoir »

Jean Bourgault et Jean-Louis Jeannelle

« Sartrébeauvoir », comme « Karlémami », cette unité indissociable que ses grands-parents, Charles et Louise Schweitzer, formaient aux yeux du petit Poulou :

Karl et Mamie, ça sonnait mieux que Roméo et Juliette, que Philémon et Beaucis. Ma mère me répétait cent fois par jour non sans intention : « Karlémami nous attendent ; Karlémami seront contents ; Karlémami... » évoquant par l'intime union de ces quatre syllabes l'accord parfait des personnes¹.

Écartons d'emblée toute méprise : notre intention n'est pas de confirmer, par ce numéro, l'existence de cette entité monolithique que les deux écrivains représentaient bien dans l'esprit de leurs contemporains – et constituent aujourd'hui encore dans notre imaginaire lettré. En dépit de leur unité affichée, Sartre et Beauvoir sont loin de s'être confondus l'un et l'autre, par souci partagé de ne jamais céder aux charmes frelatés de l'amour-passion si prégnant en Occident. De ce point de vue, l'explicite de *La Cérémonie des adieux* (« Sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi ; il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder² ») illustre on ne peut mieux ce qui distingue leur couple de celui, symétrique mais nettement plus orthodoxe en matière d'idéologie, de morale sexuelle comme de modèle amoureux, formé à la même époque par Louis Aragon et Elsa Triolet.

Ce numéro de *Genesis* se veut une lecture croisée, aussi équilibrée que possible, de la genèse des œuvres de Sartre et de Beauvoir. Et reconnaissons qu'il a fallu du temps – trop de temps... – pour qu'enfin la « seconde³ » ne soit plus, par dédain ou par indifférence, subordonnée à son compagnon, ou qu'en réaction, une sourde rivalité ne sous-tende plus la représentation que l'on se fait de leurs rapports intimes et intellectuels. Commencer en invoquant cette entité de niveau supérieur est, avant tout, un moyen d'affronter une difficulté tout à fait particulière : dans le cas de Sartre et de Beauvoir, les notions d'œuvre et d'auteur se voient, en dépit de l'existence d'une liste de titres « du même auteur » clairement établie dans chacun des cas, inquiétées par l'incessant effet de halo résultant de cette union sans dilution que tous deux forment en tant que couple. Qu'ajoute pourtant leur existence de couple à ce que nous savons de l'un et de l'autre ? Si leur binôme ne subsume que très imparfaitement chacun des deux sujets qui le composent, tous deux dotés d'une parfaite autonomie et irréductibles à leur simple addition, il n'en convient pas moins de s'interroger sur leur part commune : sur ce que leur longue coexistence ajoute de décisif à notre lecture

1. Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, dans *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, dir. J.-F. Louette, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 1162.

2. Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*, éd. Jean-François Louette, dans *Mémoires*, dir. J.-L. Jeannelle et É. Lecarme-Tabone, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 1163.

3. Francine Dugast-Portes a montré que *L'Invitée* (1943) de Beauvoir fait écho en partie à *La Seconde* (1929) de Colette, les titres de ces deux œuvres désignant l'une des partenaires, plus ou moins intrusive, des trios amoureux qui y sont mis en scène – voir « Triangles amoureux chez Colette et Simone de Beauvoir », *Simone de Beauvoir*, dir. J.-L. Jeannelle et É. Lecarme-Tabone, Paris, Cahiers de l'Herne, 2012, p. 144-150.

de leurs œuvres. Il y a là une difficulté particulière, qui requiert une étude génétique des manuscrits, dont on trouvera de nombreux exemples dans ce numéro, mais également une réflexion plus délicate sur l'absence de traces directes laissées, dans les avant-textes des deux auteurs, par l'union de ces deux vies. Qu'est-ce qui, dans le rapprochement de leurs œuvres, n'appartient plus seulement à l'un ou à l'autre et outrepassa la simple juxtaposition de leur existence ou de leur pensée ? Et que nous reste-t-il à reconstituer à partir d'indices ou même à deviner faute de traces plus tangibles ?

*

Il ne faut pas se cacher la difficulté : Sartre et Beauvoir – elle certainement plus que lui – ont aussi eu à perdre à ce rapport de spécularité, que les normes de genre convertissaient de manière assez systématique en rapport de dépendance. Beauvoir l'a reconnu non sans malice dans une courte anecdote qui clôt, dans la première partie de *La Force des choses*, leur tournée de conférences organisée par la revue *Labyrinthe* fin mai-début juin 1946 en Suisse : « À Vallorbe, un douanier a dit à Sartre, en lui rendant son passeport : “Vos livres sont introuvables, monsieur” ; et à moi : “Alors toujours le tandem ?”⁴ ». Sartre eut beau ne jamais céder aux mythologies sexuées dont se nourrissent d'ordinaire les couples d'écrivains ou d'artistes, en particulier celle de la femme inspiratrice, le prisme est puissant qui nous conduit à chercher dans les *Mémoires* de Beauvoir une source pour la biographie de son compagnon (en juillet 1965, le critique américain Alfred Kazin intitula son compte rendu de *La Force des choses* : « Sartre's Boswell »⁵), et à accorder la primeur des concepts exposés par la philosophe à celui dont elle ne serait que la disciple⁶.

À ce titre, la formule « Sartrébeauvoir⁷ » vaut comme une sorte de provocation ou plutôt d'incitation à interroger l'un des points aveugles du rapport entretenu entre les deux écrivains, fait d'unité infaillible et d'indépendance intransigeante. Il ne s'agit donc pas ici de croiser deux personnalités littéraires dont on confronterait à la fois le destin et la production. Pas plus qu'il ne s'agit de célébrer un couple uni dans la création littéraire, puisque tous deux se refusèrent à l'écriture à quatre mains et, tout en participant de concert à des entretiens filmés, ont soigneusement évité des formes de collaboration de nature à conférer une assise, quasi officielle, au stéréotype du tandem convoqué par le douanier suisse. Un tel parallèle nous ferait inévitablement manquer l'étroite alliance établie dès leur rencontre en 1929, ce que Beauvoir nommait « ces signes jumeaux, sur nos fronts⁸ », quand bien même l'entente ne fut pas aussi immédiate et aussi foudroyante que la mémorialiste le laisse penser dans

4. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, I, éd. J.-L. Jeannelle, dans *Mémoires*, op. cit., t. I, p. 1034.

5. Sur ce point, voir Jean-Louis Jeannelle, « Le mandat intellectuel (Simone de Beauvoir) », dans *Vies mémorables : variations littéraires sur le genre des Mémoires de la Libération à nos jours*, Paris, Sorbonne Université Presses, à paraître en 2022.

6. Sur ce point, voir Michèle Le Dœuff, *L'Étude et le Rouet. Des femmes, de la philosophie, etc.*, Paris, Seuil, 1989.

7. Ce néologisme avait été proposé par Catherine Poisson, dans *Sartre et Beauvoir : du « je » au « nous »*, Amsterdam, Rodopi, 2002, p. 104 ; par Jean-Louis Jeannelle dans « Les Mémoires comme “institution de soi” », (*Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième Sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, dir. J. Kristeva et al., Latresne, Le Bord de l'eau, 2008, p. 83 ; et par Delphine Pierre dans *Simone de Beauvoir, l'existence comme un roman*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 23.

8. Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, éd. J.-L. Jeannelle, H. Baty-Delalande et al., dans *Mémoires*, op. cit., t. I, p. 373.

Mémoires d'une jeune fille rangée ; inversement, le portrait de couple entretiendrait une homogénéité factice, étant donné que tous deux se sont continuellement encouragés sans que jamais l'un empiète sur l'œuvre de l'autre, maintenant une certaine distance comme garantie de leur commune exigence de liberté⁹.

*

Considérons, afin de prendre la mesure de la difficulté soulevée, l'état des études génétiques disponibles.

Sartre et Beauvoir ne partent pas, en la matière, à égalité. Il est vrai que de leur vivant, les deux écrivains ont chacun disposé d'une bio-bibliographie commentée livrant en particulier une série de textes retrouvés, inédits ou devenus inaccessibles¹⁰. Mais du point de vue strictement génétique, le travail des sartriens a débuté plus tôt, et avec quel élan ! Nous sommes heureux de rendre, à l'occasion de ce numéro, hommage à Michel Contat, entré à l'ITEM en 1982, comme chargé puis directeur de recherche : sa proximité intellectuelle avec Sartre lui a permis de donner une impulsion décisive aux travaux conduits sur ses écrits. « Je n'ai jamais rien appris de mes critiques », lui avait confié Sartre non sans provocation dans l'interview publiée sous le titre « Autoportrait à soixante-dix ans¹¹ ». Il est étonnant de noter que Michel Contat, auquel Sartre s'adressait alors, s'est employé, au lieu de s'en tenir aux chefs-d'œuvre du dernier « grantécrivain » français, à en pourchasser les inédits, compulser les carnets, s'interroger sur les projets inachevés ou avortés (au premier rang desquels Les Chemins de la liberté), traquer les brouillons de La Reine Albemarle et du « Scénario sur MacCarthy », deviner les raisons de leur échec ou interruption¹². Ce faisant, Contat a poursuivi le geste éminemment sartrien d'autocontestation par lequel l'auteur des Mots espérait échapper à la mauvaise foi, et cela avec une conscience aiguë de la responsabilité incombant au généticien lorsque celui-ci entreprend de « produire », afin de le rendre public, un texte dont l'écrivain n'avait pas voulu être l'auteur (ou simplement pas eu le temps), puisqu'il ne l'avait pas publié tel quel de son vivant.

On soulignera tout particulièrement ici la préparation, par Michel Contat et Michel Rybalka, dès le début des années 1970, de l'édition des Œuvres romanesques de Sartre en « Pléiade » ; menée en très étroite collaboration avec l'intéressé, celle-ci aboutit en 1982. Cette entreprise éditoriale fut l'occasion de consulter tous les manuscrits de jeunesse conservés par l'écrivain : destinés initialement à prendre place en appendice du volume (malgré les réticences de Robert Gallimard¹³), ceux-ci furent mis de côté faute de place pour une édition ultérieure ; complétés, ils ont donné lieu à la parution en 1990 des Écrits de jeunesse. Les deux éditeurs scientifiques en soulignent l'intérêt plus documentaire que

9. Voir en particulier ead., *Mémoires d'une jeune fille rangée*, éd. É. Lecarme-Tabone, dans *Mémoires*, op. cit., t. 1, p. 319.

10. Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre : chronologie, bibliographie commentée*, Paris, Gallimard, 1970, et Claude Francis et Fernand Gontier, *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie – l'écriture*, avec en appendice *Textes inédits ou retrouvés*, Paris, Gallimard, 1979.

11. *Le Nouvel Observateur* (23 et 30 juin-7 juillet 1975) ; texte repris dans *Situations*, X, *Politique et autobiographie*, Paris, Gallimard, 1976, p. 133-226.

12. Michel Contat, *Pour Sartre*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 2008.

13. Michel Contat et Michel Rybalka, « Introduction », *Écrits de jeunesse*, Paris, Gallimard, 1990, p. 10.

strictement littéraire¹⁴, mais leur publication n'en a pas moins permis d'accéder à tout un laboratoire d'écriture : amorces de romans, nouvelles ou contes, poèmes, essais, notes, écrits parodiques, ou conférences...

Paradoxalement, l'entrée précoce de Sartre en « Pléiade » a donc indirectement favorisé la consultation et l'analyse de ses manuscrits, rendant ainsi possible la constitution à l'ITEM très tôt, en 1986, d'une équipe « Sartre », dirigée par Michel Contat. Celle-ci compte notamment à son actif l'élaboration, grâce à Gilles Philippe, d'un « Catalogue génétique général des manuscrits de Jean-Paul Sartre » conservés dans les bibliothèques publiques et universitaires, en France et à l'étranger¹⁵.

Essentielle fut, sur ce plan, l'extraordinaire étude, conduite par Michel Contat, du manuscrit initialement intitulé « Jean sans terre », devenu *Les Mots* – plus précisément de tous les éléments conservés à la Bibliothèque nationale de France, bien que largement incomplets. Il s'agissait de fiches diverses, de feuillets désordonnés correspondant à des « chutes » et réunis à la suite d'achats successifs, d'une photocopie du dactylogramme d'un premier état de « Jean sans terre », du manuscrit ayant servi à la dactylographie de l'avant-dernière campagne d'écriture, enfin du dernier tiers de cette dactylographie elle-même¹⁶. Pourquoi et comment Sartre a écrit « *Les Mots* » constitue la première étude génétique systématique d'un dossier sartrien lacunaire mais extrêmement riche, que les membres de l'équipe ont étudié sous tous ses angles : la composition (Philippe Lejeune¹⁷), le style (Geneviève Idt), l'intertextualité (Jacques Lecarme), les références culturelles (Jacques Deguy), les biffures ou corrections (Sandra Teroni), la censure (Josette Pacaly), ou encore le concept d'« universel singulier » (Jean-François Louette¹⁸). Bien d'autres travaux pourraient être cités, parus pour l'essentiel dans la revue des Études sartriennes, en particulier consacrés à des écrits de jeunesse, des conférences ou des projets abandonnés – on mentionnera en particulier le scénario d'un film inabouti consacré au révolutionnaire Joseph Lebon ou le manuscrit d'un long reportage sur la révolution cubaine rédigé en 1960¹⁹.

Du côté de Beauvoir, la publication de textes inédits, assurée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, a principalement concerné ses écrits intimes (le *Journal de guerre* en 1990 et les *Cahiers de jeunesse*, 1926-1930 en 2008) ainsi que sa correspondance (Lettres à Sartre en 1990, Lettres à Nelson Algren en 1997, enfin Correspondance croisée avec Jacques-Laurent

14. « Sartre n'est pas Rimbaud. Ses textes littéraires de jeunesse, s'ils manifestent une immense ambition intellectuelle et un talent éclatant, ne sont pas des œuvres de génie. » (*Ibid.*, p. 9).

15. Ont contribué à ce catalogue (accessible sur le site de l'ITEM à l'adresse suivante : <http://www.item.ens.fr/catalogue-genetique-general-des-manuscrits-de-jean-paul-sartre/>) : Mauricette Berne, Jean Bourgault, Michel Contat, Vincent de Coorebyter, Grégory Cormann, Esther Demoulin, Isabelle Grell, John Ireland, Frédéric Martin-Achard, Anne Mathieu, Vincenzo Mazza, Jean-Marc Mouillie, Gilles Philippe, Julien Piat, Anne Verdure-Mary et Francis Walsh.

16. Voir Michel Contat avec la collaboration de Maurice Berne, « Le dossier génétique pour *Les Mots* », dans *Pourquoi et comment Sartre a écrit « Les Mots »*, dir. M. Contat, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 1996, p. 42-47.

17. L'article, « L'ordre d'une vie », a été repris sous le titre « L'ordre du récit dans *Les Mots* de Sartre » dans *Le Pacte autobiographique*, nouv. éd., Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1996, p. 197-243.

18. Article repris dans *Silences de Sartre*, nouv. éd., Toulouse-Le Mirail, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 239-292.

19. Ce dernier projet, « Ouragan sur le sucre », a paru dans *Les Temps modernes*, n° 649, 2008.

Bost en 2004), autrement dit de textes répondant, à l'époque de leur rédaction, à des fonctions précises, et rendus publiables du seul fait d'avoir été conservés par l'intéressée puis confiés à son ayant droit. Ce n'est qu'en 2013 qu'est paru à l'Herne un premier écrit posthume préfacé par Éliane Lecarme-Tabone, « *Malentendu à Moscou* » : une nouvelle datant de 1966-1967, que son autrice destinait au recueil *La Femme rompue* (paru en 1968), mais à laquelle elle avait substitué une autre nouvelle « *L'Âge de discrétion* »²⁰. Très récemment vient de paraître une seconde œuvre posthume, plus déterminante mais au statut plus complexe : *Les Inséparables*²¹, sur laquelle nous allons revenir dans cette présentation parce que nous y voyons le signe que l'œuvre de Beauvoir s'ouvre enfin à une perspective génétique.

Reste que l'enquête généticienne, chez Sartre et Beauvoir, s'avère particulièrement difficile. Nous sommes loin en effet de posséder toutes les archives manuscrites que nous pourrions lire si tous deux avaient agi en archivistes consciencieux de leurs œuvres, comme ce fut le cas d'un Hugo, d'un Proust ou d'un Aragon. Insistons sur ce point, car en dépit du déséquilibre manifeste des travaux génétiques jusqu'alors conduits sur leurs œuvres respectives, Sartre et Beauvoir se rejoignent précisément dans leur relatif désintérêt à l'égard de leurs propres manuscrits. En mai 1946, Beauvoir donne ainsi le manuscrit du *Sang des autres* à Arthur Adamov pour une vente au profit d'Antonin Artaud ou offre en novembre 1954 le manuscrit des *Mandarins* à la mère de Claude Lanzmann et à son conjoint, le poète surréaliste serbe Mony de Bouilly²². Quant au manuscrit de *L'Invité*, la romancière l'avait entreposé chez sa mère qui s'en servit pour couvrir des pots de confitures. De son côté, Sartre n'a pas jugé bon, par exemple, de conserver le manuscrit de *L'Être et le Néant*, et, dépassé par le nombre de pages invraisemblable d'un texte comme *L'Idiot de la famille*, ne s'est guère soucié de l'histoire et de la genèse de sa rédaction. Il prêtait volontiers ses manuscrits, ou donnait certains d'entre eux à quelques proches, comme Michelle Vian, en y ajoutant une rapide dédicace. Sans doute de nombreuses pages sont-elles encore disséminées dans quelques dossiers de collectionneurs jaloux de leurs trésors.

Plusieurs manuscrits de jeunesse de la romancière, ainsi que le note Sylvie Le Bon de Beauvoir, ont resurgi depuis peu dans des ventes aux enchères, « après avoir passé de main en main en d'obscures tribulations ». En effet, beaucoup de ces œuvres se trouvaient « entreposées chez Sartre, au quatrième étage du 42, rue Bonaparte, dans l'armoire normande de l'entrée qui a été pulvérisée lors de l'attentat par l'O.A.S. le 7 janvier 1962. L'appartement, dont la porte avait été arrachée, étant resté plusieurs jours béant, le dentiste de l'étage au-dessus, M. Moriceau, s'est servi, ce qui explique la réapparition de tel ou tel manuscrit, à des époques diverses, dans des ventes à Orléans, à Paris, ailleurs, jusqu'aux États-Unis²³. » À l'inverse d'un grand nombre de leurs pairs, ni Beauvoir ni Sartre n'ont

20. « *Malentendu à Moscou* » avait été publié, mais de façon quelque peu confidentielle dans un numéro de la revue *Roman* 20-50, n° 13, juin 1992.

21. Simone de Beauvoir, *Les Inséparables*, introd. Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, L'Herne, 2020.

22. Léon Aréga fut chargé de mettre de l'ordre dans ces milliers de pages qu'il reconstitua en fonction du texte publié (il lui fallut trois ans), puis qu'il relia en cuir bordeaux, livrant ainsi un merveilleux objet de bibliophilie, mais gâchant ainsi de manière irrémédiable une grande partie du travail que des généticiens auraient pu entreprendre à partir d'un tel ensemble d'avant-textes... Le volume a intégré les fonds détenus par le Musée des lettres et manuscrits avant que la société Aristophil ne s'effondre en 2015.

23. Sylvie Le Bon de Beauvoir, « Les œuvres de jeunesse », *Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 40.

jamais déployé ce que l'on pourrait nommer une mythologie du manuscrit perdu (volé, détruit, égaré, brûlé...), dont Arthur Rimbaud, Saint-John Perse, André Malraux, ou encore Céline offrent de beaux exemples. Pas plus qu'ils ne déploient de théorie de l'inspiration, redevenue une préoccupation centrale, débarrassée toutefois de tous ses oripeaux légendaires depuis le début du siècle chez des auteurs comme Raymond Roussel, Paul Valéry ou Louis Aragon, chez qui la naissance d'une œuvre ou la « gestation » constitue un enjeu si important, en particulier dans Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit (« Les Sentiers de la création », 1969)²⁴. Autre sujet d'étonnement : leur entourage proche compte plusieurs auteurs obsédés par les processus d'écriture, au point de donner à leurs œuvres une dimension constamment réflexive, tels Jean Genet, Michel Leiris ou Raymond Queneau, que l'on peut qualifier tous trois d'auto-généticiens, le premier par son insistance sur l'origine érotique et fantasmatique de ses personnages dans Notre-Dame-des-Fleurs, Miracle de la rose ou Pompes funèbres, le deuxième par la dimension linguistique qu'emprunte le geste d'introspection dans La Règle du jeu, le dernier par la mise à distance que l'usage ludique et néanmoins très sérieux du savoir mathématique ou combinatoire introduit dans l'acte de création ; Beauvoir et Sartre s'en tiennent néanmoins résolument du côté de l'œuvre achevée, contrôlée. En témoigne en particulier leur pratique, commune, de la mise au propre : dans les faits (et malgré ce que l'iconographie de ce numéro pourrait laisser penser), une page couverte de ratures les indispose ; l'un et l'autre ont pour habitude, lorsqu'une modification excède la correction lexicale ou couvre trop de segments d'un paragraphe, de reprendre au verso ou sur une autre page la rédaction du passage considéré – ce que Beauvoir signale en barrant d'un trait oblique le passage, aussitôt réécrit à la suite. Michel Contat et Gilles Philippe notent de même, dans l'article qu'ils publient dans ce numéro, que Sartre avait mis au point, pour son propre usage « une sorte de “traitement de texte” : dès qu'un segment d'une ou plusieurs lignes ne lui convenait pas, il le biffait et le récrivait sur un feuillet vierge avant de poursuivre²⁵ ».

En un sens, un tel recours, assez systématique, à la mise au propre (manuscrite au fur et à mesure de l'écriture, puis en faisant établir une dactylographie à un stade ultérieur de la genèse) trahit chez l'un comme chez l'autre une même pulsion de maîtrise²⁶, qui scelle de la manière peut-être la plus manifeste leur étroite communion d'esprit. Sartre et Beauvoir se distinguent par leur obsession de lucidité, qui prend la forme d'une pratique constante de l'autocritique chez le premier (l'ironie en constitue la manifestation la plus caractéristique) et d'une sorte d'éthique de l'autonarration chez la seconde, des Cahiers de jeunesse jusqu'au cycle mémorial clos en 1981 par La Cérémonie des adieux. Ainsi s'explique la difficulté que nous éprouvons tous et toutes, spécialistes voué(e)s à l'étude de leurs œuvres, à échapper aux commentaires qu'eux-mêmes n'ont cessé de secréter.

*

24. On se reportera au très beau numéro « Aragon » dirigé par Luc Vigier de *Genesis*, n° 50, Paris, Sorbonne Universités Presses, 2020, en ligne sur openedition.org.

25. Michel Contat et Gilles Philippe, « Peut-on encore écrire, si l'on ne peut se relire ? Sartre, le brouillon et le style », p. 19.

26. Chez Freud, la « pulsion d'emprise » (*der Bemächtigungstrieb*) se sublime en partie dans la pulsion de savoir ; voir « Les théories sexuelles infantiles », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 14-27.

Si l'analyse génétique dans leur cas s'avère si délicate, si ardue, c'est aussi, en grande partie, parce que l'extrême contrôle exercé par Sartre et Beauvoir sur la mise en récit de leur existence a généré une sorte de version officielle, indissociable de certains épisodes clés de leur parcours dont eux-mêmes ont livré maintes versions – l'enfance d'un « enfant qui voulait être un livre²⁷ » ou la découverte de l'historicité durant la drôle de guerre chez Sartre ; l'accès à la liberté avec l'entrée dans le fonctionnariat grâce à l'agrégation, qui se « paie » parallèlement de la mort de Zaza chez Beauvoir²⁸... À cela s'est jointe, de la part de la mémorialiste, une reconstitution systématique des circonstances dans lesquelles sont nées chacune de ses œuvres, sorte de pseudo-genèse parfaitement maîtrisée, propre non à empêcher toute approche génétique (sceptique, par définition, à l'égard de toute version « autorisée ») mais plus simplement à en décourager l'initiative.

Rien ne fait mieux sentir la valeur que tous deux attachaient à l'exercice de cette maîtrise que la tristesse contenue de Sartre évoquant son incapacité, à 70 ans, à se corriger, que Michel Contat et Gilles Philippe décrivent dans leur article, le premier de notre partie « Enjeux », en s'attachant au dernier manuscrit de Sartre. Sur ces quelques pages autographes rédigées alors que le vieil homme ne distinguait plus les mots qu'il traçait, c'est la correction, à la fois comme geste (rature, déplacement, substitution...) et comme norme stylistique qui se voit mise en crise, ainsi que Sartre en faisait lui-même la remarque dans son « Autoportrait à soixante-dix ans » : « Ce qui m'est désormais interdit, c'est quelque chose que beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui méprisent : le style, disons la manière littéraire d'exposer une idée ou une réalité. Cela demande nécessairement des corrections – corrections qui, parfois, se renouvellent cinq, six fois²⁹. » L'examen minutieux des difficultés rencontrées fait apparaître, en creux, les traces du « protocole rédactionnel » qui lui est propre et dont subsistent, de manière étonnante, certaines habitudes, que Contat et Philippe repèrent dans un geste de « biffure mentale », où ne manque que la rature comme trace graphique. L'essentiel persiste en quelque sorte : la quête d'une harmonie des mots et d'un équilibre des phrases.

Le second texte de la partie « Enjeux » donne une idée juste d'autres silences et effacements : ceux que l'extrême souci de maîtrise exige. Dans « L'architecture interstitielle des Mémoires », Hélène Baty-Delalande dévoile l'efficacité à laquelle Beauvoir parvient, de manière discrète, en limitant les évocations de la genèse du récit mémorial lui-même à quelques moments stratégiques, en particulier les seuils : prologues, intermèdes ou bilans que Baty-Delalande désigne comme espaces « interstitiels ». De fait, la consultation des archives montre que Beauvoir s'est beaucoup interrogée sur la composition de son récit de vie : la nature du passé reconstitué aussi bien que les modalités de sa mise en forme. Intégrer ces réflexions sur son geste d'écriture aurait néanmoins brouillé la très grande homogénéité du texte en faisant apparaître doutes et possibles écartés. Aussi la mémorialiste a-t-elle récapitulé et, ainsi, totalisé la réflexion métatextuelle dispersée dans les avant-textes des

27. John Paul Eakin, « Sartre, The Boy Who Wanted to Be a Book », *Fictions in Autobiography: Studies in the Art of Self-Invention*, Princeton, Princeton University Press, 1985, p. 126-180.

28. « Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort. » (Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit., t. 1, p. 338.)

29. Formule citée par Michel Contat et Gilles Philippe dans « Peut-on encore écrire, si l'on ne peut se relire ? Sartre, le brouillon et le style », p. 19 – sur la notion de « bien écrire », voir Gilles Philippe, *Le Rêve du style parfait*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

écrits de soi, que le texte définitif met à distance, en la disposant à certains moments clés, circonscrits afin de consolider l'architecture du récit.

*

La partie « Études » de ce volume permet d'approfondir d'autres aspects de la pulsion de maîtrise dont nous parlions et révèle également que l'étude de leurs manuscrits nous contraint à nous aventurer hors des cadres stricts de la génétique textuelle.

Dans « Tentative d'existence et la réécriture de soi », Esther Demoulin s'intéresse à l'un des écrits de jeunesse que Beauvoir avait mentionnés dans ses Mémoires et dont nous faisons une meilleure idée depuis la publication en 2008 des Cahiers de jeunesse et surtout depuis la description précise que Sylvie Le Bon de Beauvoir avait donnée, en 2012, des sept projets ayant précédé l'écriture de Primauté du spirituel (refusé par Gallimard et Grasset en 1938, mais publié en 1979, sous le titre : Quand prime le spirituel)³⁰. Il s'agit de Tentative d'existence, projet composé en septembre 1926 et placé sous le signe de la division bergsonienne entre moi social et moi profond : Beauvoir y tente d'élaborer une technique romanesque capable de restituer cette part obscure de l'identité « infiniment mobile et inexprimable » que le langage ne saurait saisir, en particulier par le biais du journal intime. Étroitement lié aux autres projets esquissés par la jeune femme à la même époque, Tentative d'existence s'inscrit dans ce qu'Esther Demoulin nomme une « esthétique du feuilleté », qui repose sur la récupération et l'amplification d'idées ou de textes, très différentes, dans son fonctionnement, des premiers écrits du jeune Sartre. C'est qu'isolée à cette époque, Simone de Beauvoir ne dispose pas encore de ce regard décisif qu'apporte l'« autrui significatif » que Sartre sera pour elle, autant qu'elle le sera pour lui. Ce processus de lecture réciproque, Esther Demoulin le situe aux limites de l'étude que nous pouvons faire des manuscrits et constitue précisément la principale frontière d'une lecture croisée de Sartre et de Beauvoir.

Dans « Le poids de l'histoire dans La Force des choses », Jean-Louis Jeannelle étudie une version de travail de l'ouverture du chapitre VI dans le troisième volume des Mémoires. Nous disposons ici d'un dossier d'archives volumineux, cas assez exceptionnel, d'autant plus intéressant que la masse d'informations synthétisées pour rendre compte de toute l'après-guerre jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie étonne, en l'absence notamment de plans, programmes ou frises chronologiques. Beauvoir se documente longuement en relisant journaux de l'époque, correspondances ou essais, puis compose par jets successifs formant peu à peu des chapitres mais sans prendre appui, ou très occasionnellement, sur des documents préparatoires. Comment expliquer alors que le récit de ces années très denses jouisse d'une telle fluidité ? Or la consultation de la version à laquelle la mémorialiste était parvenue au début de l'année 1963 montre que, dans la deuxième partie de La Force des choses, la guerre d'Algérie faisait l'objet d'un traitement historique beaucoup plus développé, proche du modèle canonique des Mémoires. Beauvoir a donc décidé de « refai[re] du dedans la seconde partie³¹ », autrement dit d'« intérioriser » ce qu'elle avait exposé de manière plus factuelle lors du premier semestre 1963. Comme dans le cas de la nouvelle de 1954, Les Inséparables,

30. Sylvie Le Bon de Beauvoir, « Les œuvres de jeunesse », art. cit., p. 40-43 (à la suite sont transcrites quelques pages d'Éliane, p. 44-48).

31. Simone de Beauvoir, « Extrait du journal : un bilan de La Force des choses » (1963), *Mémoires*, op. cit., t. II, p. 394.

dont il sera question ensuite, le lecteur a enfin accès aux couches successives des textes et au travail de reformulation grâce auquel la mémorialiste parvient à conférer à ses écrits cet aspect poli si particulier. On verra que le tableau historique initial, plus exhaustif, a fourni les états dont *La Force des choses* tire sa consistance si frappante.

Remarquons que le croisement entre Sartre et Beauvoir n'est pas le seul à imposer ses lois plus ou moins implicites. Isabelle Grell, dans « *Les Toboggans de La Dernière chance* », s'attache aux avant-textes de *La Dernière chance*, roman jamais achevé, qui devait clore *Les Chemins de la liberté*. En 1949, Sartre interroge en fait, à travers le portrait de trois personnages, Mathieu, Schneider et Brunet, le destin de Paul Nizan, et plus encore sa propre relation à ce dernier. Le travail d'écriture, ici parfaitement lisible, rend compréhensible le phénomène de convergence entre les personnages, décrits par Isabelle Grell comme autant de « figures fragmentaires du moi sartrien ». Le souvenir de Nizan impose à l'écriture une rigueur de composition et donc de nombreuses reprises : une relecture scrupuleuse conduit Sartre à remettre sur le chantier à plusieurs occasions son projet.

*

Le premier texte de la partie « Inédits », celui d'Éliane Lecarme-Tabone, « *Des nouvelles sur Zaza* », engage aussi un travail sur l'écriture et la mémoire. On le sait, Beauvoir a très tôt tenté plusieurs fois de transposer l'histoire de Zaza (Élisabeth Lacoïn), morte de façon tragique en 1929, sous une forme fictionnelle, avant de parvenir à ressusciter son amie mais sous sa véritable identité – abstraction faite du pseudonyme, Élisabeth Lacoïn devenant Élisabeth Mabile, afin de protéger la famille –, dans son récit d'enfance en 1958³². La mémorialiste fait deux allusions discrètes à une ultime tentative, inaboutie, d'évocation fictionnelle, rédigée peu après l'achèvement des *Mandarins*³³. Rien ne permettait jusqu'alors de le confirmer, avant que Sylvie Le Bon de Beauvoir ne découvre parmi les archives le manuscrit de cette nouvelle de 1954, cinquième tentative et assurément la plus aboutie pour offrir un tombeau imaginaire à Zaza. Bien qu'achevé, ce court récit fut écarté et a ainsi subsisté dans les archives de l'écrivaine sans titre autographe³⁴. Éliane Lecarme-Tabone avait consacré un premier article en octobre 2018 à l'analyse des *Inséparables*, qu'elle reprend et prolonge dans ce numéro de *Genesis*, du fait de l'apparition de nouveaux documents, brouillons et notes. Dans son article, elle présente l'ensemble du dossier génétique aujourd'hui disponible et montre que *Les Inséparables* constituent un point de passage, resté longtemps inaccessible, entre une pratique fictionnelle, première dans l'œuvre de Beauvoir, et l'entrée dans l'écriture de soi sous forme d'un récit d'enfance débuté en 1956, cela en s'attachant aux effets de composition, en particulier à une série de « *Fragments et Notes* » où s'expose la fabrique de la nouvelle, à travers différentes notes de régie révélatrices de difficultés techniques rencontrées par l'écrivaine. Ce sont ces difficultés persistantes qui la conduiront, face au jugement négatif de son premier lecteur, Sartre, à opter pour un récit autobiographique.

32. Sur ce point, voir Éliane Lecarme-Tabone, « D'Anne à Zaza : une lente résurrection », *Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 207-213.

33. Voir Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, *op. cit.*, p. 560-561 et *La Force des choses*, dans *Mémoires*, *op. cit.*, t. II, p. 26.

34. Les « inséparables » : tel était le surnom que les institutrices du Cours Desir donnaient aux deux jeunes filles : aussi Sylvie Le Bon de Beauvoir en a-t-elle fait le titre de la nouvelle.

Le domaine des écrits de soi mais aussi d'autrui (si l'on prend en compte les biographies existentielles où Sartre ne manque jamais de livrer un autoportrait en contrebande) constitue pour les deux écrivains le terrain privilégié de reprises et d'inventions. Philippe Lejeune en a fait la brillante démonstration au sujet des Mots : la dialectique serrée qui sous-tend ce récit d'enfance rend la poursuite du récit après onze ou douze ans en quelque sorte inutile : là où la plupart des autobiographes ne savent comment « fermer » la structure de leur récit, le texte extrêmement ramassé que Sartre livre en 1964 donne une impression de plénitude parce que le temps s'y trouve résorbé en une vision synthétique valant pour le passé comme pour l'avenir : un projet fondamental et unique, qui fait des Mots « l'œuvre la plus "totalisante" »³⁵ jamais écrite par Sartre (avec L'Idiot de la famille, néanmoins interrompu).

Dans son article « "Dans mon humble superbe" : À propos des Mots », Jean-François Louette envisage la question à rebours à partir de cinq feuillets inédits, acquis en 2009 par la BnF, appartenant aux avant-textes des Mots : bien qu'il soit impossible de les dater précisément, Louette tente, en une sorte de spéculation critique, de les réinscrire précisément au sein du récit autobiographique. Autre forme de silence au fond : pourquoi ces quelques pages, malgré leur densité, n'ont-elles pas trouvé place dans le texte définitif ? Leur mise à l'écart signale-t-elle une redondance ou au contraire une incompatibilité ? Le léger décalage ménagé par quelques formules éminemment sartriennes, en particulier l'« humble superbe », nous conduit à reconsidérer le récit d'enfance à la lumière de ces nouveaux paradoxes. Et éclaire chez l'écrivain une obsession du salut individuel que compense un goût pour la démocratie, autrement dit une double postulation, à l'exceptionnel d'un côté, à la justice de l'autre. La clé de cette apparente contradiction se trouve dans l'égalité radicale que la mort ménage entre les hommes, mais que Sartre convertit pour sa part en se montrant capable de toujours s'envisager « dans la perspective d'une vie totale ».

*

La dernière partie de ce dossier se propose, sous l'intitulé « Matériaux », d'explorer l'étrange rapport fait de proximité et de distance sans cesse approfondi entre ces deux écritures. Écritures qui se croisent mais, nous l'avons dit, sans qu'en subsistent des traces aisément décelables dans les manuscrits. Telle est bien la difficulté la plus grande à laquelle nous nous heurtons : Sartre et Beauvoir travaillent ensemble, se relisent systématiquement, tiennent compte de leurs avis réciproques, mais inscrivent rarement leurs corrections sur le manuscrit ou sur les épreuves de leur partenaire. L'étude de la genèse de leurs écrits conduit à une forme de « point aveugle » particulier : où se joue l'action certaine que chacun exerce sur l'écriture de l'autre ?

Quelques chercheurs avaient précédemment envisagé cette piste, en particulier Catherine Poisson qui parlait au sujet de Sartre et Beauvoir d'une « sorte de gémellité »³⁶, Éliane Lecarme-Tabone, qui s'était interrogée sur le « principe de répartition des tâches »³⁷ mis

35. Philippe Lejeune, « L'ordre du récit dans *Les Mots* de Sartre », *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 243.

36. Catherine Poisson, *Sartre et Beauvoir : du « je » au « nous »*, Amsterdam, Rodopi, 2002, p. 96.

37. Éliane Lecarme-Tabone, « Le couple Beauvoir-Sartre face à la critique féministe », *Les Temps modernes*, n° 619, juin-juillet 2002, p. 38. D'Éliane Lecarme-Tabone, voir également « Simone de Beauvoir's "Marguerite" as a Possible Source of Inspiration for Sartre's "The Childhood of a Leader" », *Beauvoir and Sartre: The Riddle of Influence*, Bloomington (Ind.), Indiana University Press, 2009, p. 180-188.

au point par le couple, et Jean-François Louette, qui, de sa lecture du recueil de nouvelles de Sartre, *Le Mur* (mis en rapport avec les nouvelles publiées par Beauvoir sous le titre *Quand prime le spirituel*), mais aussi du *Sursis* (1945), conclut à une « entre-écriture » permanente au sein du couple³⁸. En novembre 2021, Esther Demoulin a soutenu, sous la direction de Jean-François Louette, une thèse en Sorbonne intitulée : « Écrire côte à côte. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, un couple littéraire », qui saisit à bras-le-corps la difficulté et l'explore sous chacun de ses angles.

Nous nous trouvons portés à la limite de la recherche en génétique, comme le fait précisément entendre Esther Demoulin dans l'article qu'elle publie ici. Aussi s'agit-il, dans cette partie, de proposer quelques études affrontant cette difficulté, cette énigme que l'on ne saurait passer sous silence, même si peu de traces matérielles l'attestent.

Deux articles évoquent les textes rédigés par Sartre et Beauvoir lors de leur formation : il s'agit de leurs *Diplômes de fin d'études*.

Dans « En découvrant l'essence et l'existence avec Leibniz – Quelques notes sur le *Diplôme de fin d'études de Simone de Beauvoir* », Jean Bourgault présente le manuscrit encore inédit du *Diplôme sur Leibniz* et interroge l'inventivité philosophique de Beauvoir autour de quelques phases de réécriture dont le manuscrit porte trace. Il est singulier alors de réaliser que, dès 1928, celle-ci explore, à l'invitation de Brunschvicg, la proposition selon laquelle l'essence précède l'existence, soit la thèse que Sartre renversera dans *L'Être et le Néant*. Sartre a sans aucun doute lu ce diplôme – Simone de Beauvoir le rencontre d'ailleurs alors qu'elle rédige ce travail – ; c'est en se souvenant du mémoire écrit par Beauvoir que Sartre, dans *L'Être et le Néant*, discutera la position de Leibniz. Le souci de clarification des textes les plus difficiles de Leibniz est manifeste chez Beauvoir, comme le souci de réfléchir à une philosophie du concret, dont Sartre dira qu'elle a été l'obsession de toute une époque³⁹.

La proximité et le silence sont plus perceptibles encore dans l'article de Juliette Simont, « “Nous étions deux mystiques” ». La question du mysticisme dans la formation de Sartre et Beauvoir ». Lorsqu'il étudie, en 1927, les différentes « attitudes envers l'image », l'étudiant qu'est Jean-Paul Sartre s'attache longuement à la question du mysticisme. Montrer de quelle manière cette question réapparaît dans toute l'œuvre de Sartre revient en quelque sorte à la retrouver chez Simone de Beauvoir, autrement dit à interroger l'importance, chez l'un et l'autre, de cette référence, qui appartient à Sartre autant qu'à l'époque. On s'interroge alors sur la possibilité d'une étude qui mettrait au jour, en une sorte de « génétique collective », pour reprendre un terme de Grégory Cormann, les marqueurs et les axes fondamentaux des genèses des textes, en étudiant ce que les rapprochements entre les genèses d'œuvres d'une même époque peuvent nous apprendre sur ces processus de création.

La question de l'articulation entre endogenèse et exogenèse se pose ainsi de la façon la plus insistante. C'est cette question que Grégory Cormann reprend, dans son article « *Genèse de la Critique de la Raison dialectique : le manuscrit “L'enfant et les groupes” en 1949* ».

38. Voir Jean-François Louette, *Sartre et Beauvoir : roman et philosophie*, Genève, La Baconnière, 2019. De Jean-François Louette, voir également « Le deuxième sexe dans *Les Mains sales* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2016, n° 2, p. 365-386.

39. On se souvient qu'en 1940 Sartre, dans les *Carnets de la drôle de guerre* (Paris, Gallimard, 1995, p. 407) évoque « l'élan de curiosité » qui poussa toute une époque vers l'heideggerianisme en nommant le livre de Jean Wahl, *Vers le concret*, Paris, Vrin, 1932. L'aspiration au concret est constante dans le *Diplôme* de Simone de Beauvoir.

À propos d'un texte inédit dont la datation pose problème (ne propose-t-il pas un passage qui semble un avant-texte de la Critique, parue en 1960 ?), Grégory Cormann en rétablit le temps de l'écriture en montrant que celle-ci nous conduit bien avant 1960 et recompose, reconfigure toute une situation intellectuelle. Le manuscrit est contemporain de tout ce qui se publie en 1949, dont – et c'est essentiel bien sûr – Le Deuxième sexe. Ainsi, même si les manuscrits des deux auteurs ne sont pas annotés l'un par l'autre, le dialogue entre Sartre et Beauvoir, essentiel à la genèse des deux œuvres, transparait au cœur même de la composition de cet inédit et des recoupements qu'il suggère. Il ne s'agit pas ici simplement d'« influence », on le voit, mais véritablement d'écriture croisée : c'est bien en tant qu'ils se font écrire l'un l'autre que Beauvoir et Sartre sont parfaitement contemporains. De ce point de vue, « Sartrébeauvoir » forme une variante singulière et privilégiée de la dimension « collective » de l'écriture.